

Essai

Numéro 102, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20068ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche*, (102), 51–67.

essai

Milos Tsernianski
CHEZ LES HYPERBORÉENS
 Trad. du serbe
 par Velimir Popovi
 L'Âge d'homme, Lausanne,
 2005, 610 p. ; 49,95 \$

Né à la fin du XIX^e siècle, Milos Tsernianski est surtout connu pour être l'auteur de *Migrations*, chef-d'œuvre de la littérature serbe qui raconte l'histoire de la diaspora slave au XVIII^e siècle. Intellectuel de haut niveau et de vaste culture, Tsernianski fut d'abord poète et dramaturge, puis journaliste, professeur et attaché à l'ambassade du royaume de Yougoslavie à Rome. Ce sont ses années d'ambassade, 1939-1940, qui sont évoquées dans *Chez les hyperboréens*.

Livre hybride qui tient à la fois des mémoires, du journal intime et du livre de souvenirs, *Chez les hyperboréens* se présente aussi comme une réflexion sur la mort et sur l'appartenance, sur l'histoire et sur l'art. Le livre s'ouvre sur un diagnostic : Tsernianski serait atteint d'un mal mortel. Dès lors, les pensées de l'écrivain le ramèneront vers les contrées nordiques qu'il a visitées quelques années auparavant et qui sont restées pour lui les lieux mêmes du bonheur.

« L'homme a besoin de savoir qu'il ne pourra plus retourner dans un lieu, pour se rendre compte combien il y a été heureux. » Cet engouement, il tente de le faire partager à la petite société composée d'officiers d'armée, de jolies femmes esseulées et d'intellectuels qu'il fréquente à Rome. Au fil des jours, il raconte ses soirées romaines passées à évoquer la mémoire du Tasse ou de Michel-Ange, à débattre des mérites comparés de la poésie de Virgile et de Leopardi, et surtout, à

commenter les événements qui annoncent le début prochain de la Seconde Guerre mondiale.

C'est donc à l'ombre d'une double fin, celle d'un homme et celle d'une époque, que se déroule cette promenade dans les « ruines du souvenir ». On pourra trouver certains procédés répétitifs, en particulier quand il rapporte dans le détail ses conversations du jour (Il dit..., elle dit...). On pourra également être agacé par certains échanges qui ne sont qu'assauts d'érudition. On pourra même trouver excessive cette passion pour l'art au moment où le monde est sur le point de basculer dans l'une des pires tragédies qu'il ait connues. Quoi qu'il en soit, il nous reste de ce long tête à tête avec Tsernianski, le bonheur d'avoir rencontré un homme

d'une érudition éblouissante et d'un profond humanisme, et le plaisir de découvrir en sa compagnie un monde à la beauté un peu surannée.

Yvon Poulin

Jean-Claude Guillebaud
LA FORCE DE CONVICTION
 Seuil, Paris, 2005,
 393 p. ; 34,95 \$

Non, les idéologies ne sont pas disparues, mais notre croyance en elles, si. Selon Jean-Claude Guillebaud, c'est d'abord et avant tout la conviction qui se trouve aujourd'hui mise à mal. S'engager ? Militer ? Plutôt être « authentique » et jouir de son prochain comme d'une marchandise. On a assez dit combien ce déficit de croyance se traduisait par le fétichisme de l'immédiat et de la surface. Ce qu'on ose moins avancer, par

contre, c'est l'hypothèse de Guillebaud selon laquelle ce ne sont pas les religions qu'on veut percevoir comme intégristes et dogmatiques qui nous menacent, mais plutôt la folie qui s'est emparée de la croyance. Nous croyons tout et son contraire en changeant de chemise ou de jupe. Un point c'est tout ! Or sans croyance – c'est-à-dire sans force d'assentiment et de conviction –, le relativisme règne et nous voilà devenus incapables de penser. Nous *décroyons*.

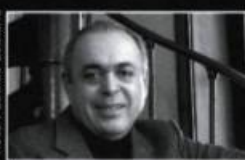
Voyant la source de cette mélancolie létale dans les totalitarismes rouge et brun du XX^e siècle, Guillebaud souligne l'importance, dans la banalisation de la barbarie, du rôle joué par la démocratie elle-même, celle-ci ayant démontré sa puissante capacité à promouvoir l'horreur, d'où des doutes insistants à l'égard de la morale qu'elle prétend soutenir. À l'époque de l'« autisme économétrique », tout se quantifie, les experts prétendent à la vérité objective de la science et le néonarcissisme devient l'antinorme tyrannique. Chacun revendique, se plaint, veut jouir au plus vite, délesté de tout devoir.

Posant le croire au fondement de l'humanité, à la racine de tout projet de devenir, Guillebaud nous invite à sortir des idolâtries médiatique, économiste et technoscientiste en les laïcisant pour recommencer à exister comme sujets et resocialiser la société. Au lieu de la bigoterie et de la crédulité, une conviction raisonnable, favorisant comme chez Jean-Paul Sartre la dialectique du doute et de la certitude dans une relation à l'autre qui permet de faire lien social. Bref, il s'agit de rien de moins que d'une « transformation de la pensée elle-même », misant sur le potentiel d'incertitude auquel conduit le choix de la croyance, c'est-à-dire de la civilisation.

Michel Peterson

La Ville de Québec accueille son premier écrivain en exil à la résidence d'écriture de L'Institut Canadien de Québec !

Photo : Louise Leblanc



Gérald Alexis
 Auteur, critique et historien de l'art
 Du 1^{er} février au 1^{er} juin 2006

Gérald Alexis est né en Haïti où il a mené une importante carrière dans le domaine de la muséologie. Il détient une maîtrise en histoire de l'art de l'Université du Texas (U.S.A.) et il est membre de l'Association internationale des critiques d'art.

Pendant sa résidence d'écriture à Québec, Gérald Alexis donnera des conseils aux jeunes critiques d'art, de cinéma ou de littérature qui lui soumettront un court texte ou un extrait par courriel. residence@icqbdq.qc.ca

Les livres de Gérald Alexis

Peintres haïtiens, Paris, Éditions du cercle d'art, 2000
Pour que vive la ligne, Tebo, une œuvre picturale,
 Port-au-Prince, Éditions Henri Deschamps, 1995

www.maisondelalitterature.qc.ca

Gérald Alexis est accueilli en résidence d'écriture dans le cadre d'un nouveau réseau d'accueil d'écrivains en exil au Canada mis en place par PEN Canada et le Centre québécois du PEN International.



essai

Roch Côté
ANTON TCHÉKHOV
UNE VIE ILLUSTRÉE
 Fides, Montréal, 2005,
 175 p. ; 34,95 \$

Si l'on suit l'invite de Roch Côté dans son avant-propos, l'étiquette de « grand reportage » mériterait d'être apposée en couverture de ce volume. Avouons tout de suite qu'il est plus que tentant de céder à l'invitation, vu le dynamisme, l'exhaustivité et la force d'envoûtement émanant de ce livre. Roch Côté se présente en auteur amateur, au sens de celui « qui aime » ; c'est dire qu'il n'a rien du profane. Sa connaissance de l'œuvre et de la vie d'Anton Tchekhov, jointe à une saisie intelligente du contexte dans lequel elles ont baigné – un atout trop rare pour ce type de monographie – font d'*Anton Tchekhov, Une vie illustrée* une référence obligée à découvrir en sus de l'œuvre (abondante) du dramaturge et nouvelliste russe, lequel ne s'est pas peu fourvoyé en prédisant que plus personne ne le lirait sept ans après sa mort ! Roch Côté nous livre les fruits d'une enquête minutieuse : son commentaire, émaillé de photographies, recrée sous nos yeux l'itinéraire d'Anton, de son enfance dans une ville russe de province, Taganrog, jusqu'à ses dernières années à Yalta. À Taganrog, le port, le théâtre municipal et la steppe étaient les vraies échappatoires du jeune libre-penseur, irréligieux et précocement mûri, bientôt appelé à subvenir aux besoins des siens. La vie de Tchekhov, ce fut évidemment la littérature, d'abord approchée en gagne-pain chez des journaux humoristiques. Ce fut aussi la médecine,

vécue dans l'abnégation et la philanthropie, et certaines amitiés marquantes : avec le peintre paysagiste Lévitane ou avec Macha, la dévouée sœur à cause de qui, peut-être, Anton resta célibataire jusqu'à la quarantaine. Le passage consacré aux treize semaines que Tchekhov passa en 1890 dans la colonie pénitentiaire de Sakhaline, en Sibérie, afin d'observer les conditions de vie des forçats, compte parmi les plus inspirés du volume. Roch Côté y voit une grande leçon de journalisme, et c'est peut-être la clef de la symbiose qui l'unit à l'auteur de *La mouette*, puisque le Montréalais est lui-même reporter. Voyons-y aussi une grande leçon d'humanité, car l'écrivain dont le portrait nous est tracé constitue, à n'en pas douter, un grand esprit, lucide et visionnaire, qui mit sa foi en l'homme contre vents et marées. À quand « une vie illustrée » de Tolstoï ou de Boulgakov ?

Patrick Bergeron

Chantal Brunet
LA VIE VAUT MILLE MAUX
 Mortagne, Boucherville,
 2005, 301 p. ; 19,95 \$

À trente ans, on lui apprend qu'elle a le cancer du sein. Sept ans plus tard, après une mastectomie et deux rémissions, le cancer s'est généralisé. Elle sait que la fin est proche. Entre-temps, elle aura eu le temps de vivre des expériences extraordinaires, comme de participer à une compétition internationale de bateau-dragon à Vancouver – avec vingt et une coéquipières atteintes de la même maladie – ou de jouer le rôle de porte-parole de la Fondation du cancer du sein du Québec en 2004.



Et d'écrire ce livre.

Elle y raconte son enfance difficile et ses premières années de l'âge adulte, sans s'y attarder mais pour bien mettre en place l'essentiel de son propos, puis son long chemin de cancéreuse, sans rien cacher de ses souffrances mais sans s'apitoyer non plus, en insistant sur les très nombreux moments de bonheur qu'elle a connus au cours des dernières années. Comme tant de gens pour qui, paradoxalement, un grand malheur semble constituer une sorte de planche

de salut, elle nous confie : « À peine quelques mois auparavant, on m'avait dit que j'étais atteinte d'une maladie incurable, que j'allais mourir. Pourtant, je me sentais bien [...]. Comme si la vie m'avait fait mal et que la maladie m'avait fait du bien ».

Dans la foulée, elle en profite pour multiplier les informations : des informations factuelles sur la maladie et les mots qui servent à en parler, mais aussi un témoignage qui décrit avec simplicité, franchise et lucidité ses réactions intérieures, sa façon de vivre cette épreuve innommable, à l'intention, cette fois, non seulement de ceux et celles qui traverseront la même « tempête », mais aussi de tout leur entourage : la famille, les amis, les soignants, pour qu'ils sachent, qu'ils comprennent mieux, ... qu'ils n'aient pas peur.

Au passage, des considérations sur une forme (ou plutôt des formes) de spiritualité qu'elle a redécouverte(s) et explorée(s), et sur les prises de conscience qui les ont accompagnées. Toujours en gardant les pieds sur terre, jamais dans un but de convaincre, uniquement pour témoigner, pour faire savoir. Pour aider.

François Lavallée

Collectif
DES TRIBUNAUX ISLAMIQUES AU CANADA ?
 Sisyph, Montréal, 2005,
 96 p. ; 9,95 \$

Ce court ouvrage composé de chapitres écrits par Vida Amirmokri, Homa Arjomand, Éline Audet, Micheline Carrier et Fatima Houada-Pepin vise à présenter et à condamner la menace que pose l'introduction de tribunaux islamiques au Canada. Il a été rédigé avant la décision ontarienne d'abandonner ce choix, à la suite de la polémique créée par la publication du rapport Boyd, commandé par le gouvernement de

l'Ontario qui avait décidé d'étudier cette épineuse question et de recommander une voie d'action. Rappelons qu'au Québec, l'Assemblée nationale a adopté unanimement une motion, instruite par la députée (de religion musulmane) Fatima Houda-Pepin (et une auteure de ce livre) rejetant l'instauration de tribunaux islamiques. C'était en mai 2005.

C'est beaucoup le relativisme culturel induit par le multiculturalisme qui est ici pourfendu, cette espèce d'idée molle qui veut que toutes les coutumes se valent et qu'elles doivent donc être tolérées. « La menace d'implantation de tribunaux islamiques au Canada, au nom de la liberté religieuse, de la tolérance et de la relativité culturelle, doit être prise au sérieux et dénoncée comme une nouvelle tentative, de la part de groupes islamiques, d'institutionnaliser la domination masculine, l'apartheid sexuelle, la xénophobie et la loi coranique à travers le monde. »

Le livre s'en prend au lobby et au jeu menés par les activistes qui agissent derrière cette tentative d'islamiser les tribunaux de droit de la famille. Les auteures ne se montrent guère convaincues par leurs supposés nobles idéaux, associés au respect du droit des minorités, un culte de la culture canadienne. La pratique musulmane étant foncièrement, à l'heure actuelle, discriminatoire envers les femmes, l'introduction de la charia remet clairement en cause l'égalité des sexes reconnue dans les Chartes canadienne et québécoise visant à protéger les droits et libertés de la personne. Sans compter que l'application d'un tel code religieux sur le plan civil contribuerait à « guettoïser » la communauté musulmane et, possiblement, à la rendre ouvertement victime de préjugés à caractère racial.

Yvan Cliche

Humanitaire

Un jeune délinquant issu des quartiers pauvres de Montréal ayant été charrié d'un foyer à l'autre durant toute son enfance et qui se retrouve au premier plan de l'aide humanitaire, effectuant des missions dangereuses pour Médecins sans frontières ou le Haut Commissariat aux Réfugiés des Nations unies, voilà qui ne se voit pas tous les jours. On aurait donc pu lire l'histoire complaisante d'une rédemption, mais comme le dit avec finesse Jean-Christophe Ruffin dans sa préface, il s'agit en fait d'une réhabilitation. À la dure ! Car Marc Vachon est un homme sachant utiliser son passé pour garder la conscience alerte et la folie disponible dans son travail de logisticien. C'est ainsi qu'on tient tête à l'inhumanité dans chacune des figures qu'elle exploite.

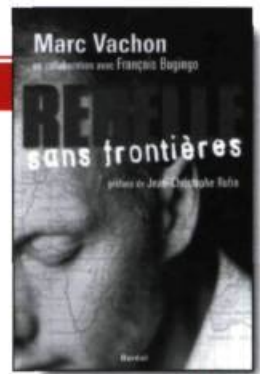
Loin de nous balancer une hagiographie stérile, Marc Vachon, avec l'aide du journaliste François Bugingo, nous parle en provenance du terrain de ce qu'il a fait et vu, *point, sans exclamation*. Du Mozambique à l'Irak, du Soudan à l'ex-Yougoslavie, de l'Afghanistan à l'Angola, les cruautés s'accumulent. Et le Rwanda... « nouvel Auschwitz », pire que l'Éthiopie, que le Biafra, selon les mots de Xavier Emmanuelli. Des nouveautés, des inédits : avec l'Irak, on découvre la médiatisation et la commercialisation de l'humanitaire ; lors du génocide rwandais, les civils prennent part aux massacres. Sur cette question, Marc Vachon en profite d'ailleurs avec raison pour rappeler l'inaction de l'un de nos héros « nationaux », sénateur libéral, représentant à merveille le louvoiement perfide de la

politique internationale canadienne. Je cite Vachon : « Je pestais contre ce général canadien, Dallaire, à la tête de sa petite troupe d'impuissants. Il aurait pu faire plus que passer son temps à râler contre les Nations unies, contre les ONG, contre les médias absents. Jamais contre sa lâcheté et contre son incapacité ». Difficile de croire que notre demi-dieu ne savait rien des tractations des multinationales minières (notre bienfaiteur Paul Desmarais, lié à notre ami Jean Chrétien, copain de George Bush père et j'en passe...) dans la région des Grands Lacs d'Afrique, plaque tournante de la recolonisation de l'Afrique par le capital privé.

C'est cette hypocrisie parmi d'autres, ce cynisme des grandes puissances comme de plusieurs organisations mondiales mis en acte sur le terrain par des opportunistes sans scrupules qu'éclaire le récit de Marc Vachon. Mais notre *ex-biker* ne verse jamais dans la grande noirceur. Au fond, malgré tout, c'est d'abord l'humanité, avec tous ses travers, qui est sa seule et unique cause.

Michel Peterson

Marc Vachon, en collaboration avec François Bugingo
REBELLE SANS FRONTIÈRES
Boréal, Montréal, 2005, 348 p. ; 27,50 \$



Sous la dir. de Charles Vincent
CARNETS DE VOYAGE
L'EXPÉRIENCE DE L'ÉTRANGER
Université de Sherbrooke,
Sherbrooke, 2005,
134 p. ; 16,95 \$

Images, impressions, souvenirs et projets de vie constituent les thèmes principaux de *Carnets de voyage, L'expérience de l'étranger*, recueil de courts récits dirigé par Charles Vincent. Des étudiants de l'Université de Sherbrooke ayant eu la chance de voyager pour le besoin de leurs

études et, en sens inverse, des étudiants de l'étranger venus, le temps d'un trimestre, faire l'expérience du Québec, proposent des « carnets » visant à partager leurs sentiments relativement à leurs expériences dans l'Ailleurs.

L'ouvrage, d'abord divisé par continents visités, subdivisé ensuite par pays, transporte le lecteur au cœur des tractations vécues par les aventuriers. Sans perdre de vue l'objet premier du voyage, c'est-à-dire les études (ce qui s'avère être le point fort de l'ouvrage, car on ne bascule pas ou très peu dans un quotidien

dépourvu d'intérêt), les textes permettent au néophyte de se renseigner sur les divers domaines de recherche choisis par les auteurs. Ces domaines vont du projet en génie mécanique (construction d'infrastructures pour aider des communautés pauvres, au Pérou notamment) à l'exploration de l'Égypte dans le but de parfaire langue et connaissance de l'islam, en passant par l'étude des oiseaux de proie en Amérique centrale.

Les carnets, en plus d'illustrer la curiosité intellectuelle des étudiants, dressent un portrait du

essai

séjour (photographies à l'appui), mais, surtout, ils traduisent une ouverture directe à l'égard de l'Autre et de l'Ailleurs. « Je suis toujours pris entre le désir de la découverte de lieux nouveaux et le goût de me créer une vie 'normale' dans un endroit qui n'est que temporairement chez moi », avoue l'un des étudiants. Pour certains, l'expérience s'avère difficile, alors que pour d'autres, elle apparaît des plus enrichissantes. Car, comme tout déplacement dans l'Ailleurs, le voyage implique des confrontations qui déstabilisent l'aventurier, ce qui remet en perspective les valeurs de la vie. En somme, le livre proposé par les éditions de l'Université de Sherbrooke remplit son mandat : il dépayse le lecteur le temps de partager quelques expériences académiques.

Marie-Élaine Bourgeois

Collectif
CONTRE-JOUR
n° 7, automne 2005,
194 p. ; 12 \$

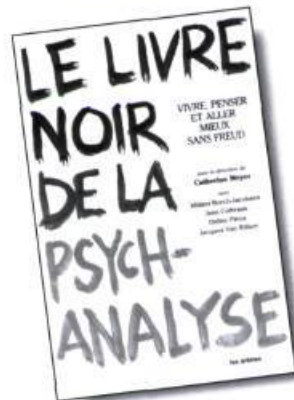
Collectif
LE QUARTANIER
n° 3/4, 2005, 248 p. ; 19,95 \$

Parmi les jeunes revues québécoises, *Contre-jour* et *Le Quartanier* s'imposent toutes deux par leur combinaison d'exigence et d'originalité. Bien que certains de leurs pré-supposés esthétiques semblent inconciliables – la première évoluant dans un milieu plus classique et la seconde voulant rénover l'avant-garde expérimentale –, ces deux publications sont menées par des lecteurs chevronnés, soucieux de transmettre une expérience non édulcorée, en résistance devant

les courtes vues de la culture marchande. Dans le septième numéro de *Contre-jour*, on retrouve d'abord un hommage à quinze voix consacré à Jacques Brault, intitulé « Brault à la ligne », où chacun des contributeurs s'inspire d'un bref passage pour broder sur sa relation avec l'écriture du devancier. Cet exercice d'admiration se termine par quelques quatrains inédits de Brault, lesquels laissent un peu le lecteur sur sa faim, mais pourraient prendre une dimension plus large une fois inclus dans un de ces recueils complexes dont le poète a le secret.

Je ne connaissais pas le romancier japonais Yasushi Inoué (1907-1991), mais la seconde partie du numéro m'a vite gagné à ce contemplateur du temps et du thé. L'abordant selon des angles très différents, les six contributeurs font découvrir une voix à la fois spirituelle et ironique, dans le sillage désenchanté du Japon moderne. Enfin, outre une section dédiée à la création, quelques notes de lectures aussi judicieuses que nourries complètent la chose, dont une lecture de l'autobiographie et des poèmes du Suédois Tomas Tranströmer par Jean-François Bourgeault.

Du côté du *Quartanier*, on continue dans un numéro double (3/4) à proposer des écritures déroutantes, que semble réunir un désir de libérer la littérature des habitudes lyriques et syntaxiques la rendant plus digeste aux lecteurs pressés, voire paresseux. En plus de la présentation graphique, toujours aussi élégante, ce concert déconstructeur s'augmente ici d'une section de critiques, ce qui est tout à fait bienvenu et permet de mieux



machines, Manuscrit trouvé dans une valise, etc.), qui semble prêt à reprendre du service. Tout cela est à placer sous haute surveillance.

Thierry Bissonnette

Sous la dir. de Catherine Meyer
LE LIVRE NOIR DE LA PSYCHANALYSE
VIVRE, PENSER ET ALLER MIEUX SANS FREUD
Les Arènes, Paris, 2005,
831 p. ; 59 \$

La France est en état d'alerte ! Les psychanalystes sont sous haute surveillance. Ils sont coupables de tous les malheurs de la société française. Dans ce pavé, AUCUN – de Freud à Bowlby en passant par Spitz, Lacan, Dolto et autres – ne trouve grâce aux yeux des auteurs, TOUS les concepts analytiques confinent à l'obscurantisme. *Le livre noir de la psychanalyse*, qui tombe sous le coup de la mode des dénonciations, est un livre bien français s'adressant aux Français et aux « pauvres » Argentins. Ici, au Québec, la situation est bien différente puisque la psychanalyse a souvent été sujette à la moquerie.

Quarante auteurs – dont on peut penser que certains n'endosseraient pas l'ensemble de ce tableau souvent caricatural – se liguent contre une pratique et une théorie données comme irrationnelles. Une fois de plus, voilà les méchants ogres psychanalystes démasqués par les vertueux « scientifiques ». Ces anges voudraient aujourd'hui permettre au monde d'en finir avec la barbarie. « Vivre, penser et aller mieux sans Freud. » Beau slogan publicitaire...

Les psychanalystes se voient ici confrontés à une série de textes et d'extraits de livres et d'articles véhiculant le discours de la domination du modèle popperien et de ses effets politi-

percer les perspectives de la nébuleuse « quartanière ». Cette édition très volumineuse se parcourt lentement, volontiers dans le désordre, avec une difficulté qui trouve souvent sa rétribution. On retrouve là plusieurs collaborateurs étrangers – dont certains en traduction – et, parmi les Québécois, un certain Louis-Philippe Hébert, auteur d'étranges livres dans les années 1970 (*La manufacture de*

ques, le premier de ceux-là étant de bâillonner le sujet et d'asseoir la ploutocratie. Ce qui frappe, c'est l'aveuglement total de plusieurs de ces auteurs au fait que la science soit également un discours, un dispositif objectivant des mythes transformables en masses de capital. La réfutabilité permet ainsi de sélectionner soigneusement les « connaissances » transférables en actions.

Bien sûr, Freud (et bien d'autres) fut à plusieurs moments odieux, cupide, pessimiste quant aux chances de guérison de ses patients. Et il ne s'agit pas, comme de trop nombreux psychanalystes, de jouer les vierges offensées, d'autant plus que leurs arguments sont souvent d'une redoutable fragilité et basés sur une ahurissante ignorance de l'histoire et des autres disciplines. Reste que l'affaire est grave et qu'ils doivent réagir autrement qu'en se cantonnant dans une position paranoïaque. Quand on en vient à comparer leur attitude à celle des intellectuels ayant fermé les yeux sur le nazisme et le stalinisme ou qu'on les rend directement responsables de la mort de 10 000 toxicomanes, il y a là un devoir de rétablir les faits!

Michel Peterson

La gauche au Québec

Repenser l'action politique de gauche est sans doute un des textes les plus significatifs qui aient interpellé la gauche politique au Québec. Pierre Mouterde expose avec clarté et franchise les fondements ainsi que les raisons de son combat radical, plus que jamais d'actualité. Mais il en souligne aussi les difficultés. À l'heure du néolibéralisme, même si les résistances émergent, la lutte pour un nouveau projet social demeure dispersée, une sorte d'indécision persiste quand vient le temps de tracer les perspectives de l'action sociopolitique : militer à gauche, oui, mais sur quelles bases et dans quel but ? comment construire notre pouvoir et orienter notre mouvement ? Ces questions demeurent incontournables à la lumière de l'échec des alternatives sociales au XX^e siècle et de l'impasse de la stratégie politique des partis traditionnels de gauche. De plus, voilà que les idées inspirant individualisme moral et dérive religieuse marquent l'air du temps, en marge de l'action collective. Comment comprendre ce phénomène de désorientation, ce besoin de sens et de réappropriation du politique qui demeure à combler ? Ce sont là des questions essentielles abordées par l'auteur dans un style convaincant qui se combine à une argumentation bien structurée pour définir une philosophie de l'action collective à l'aune de la libération et de l'émancipation.

Constatant l'état de mobilisation difficile de la gauche et ses problèmes d'orientation, il

s'agit d'abord de « faire de la politique une instance centrale » pour reconstituer le lien sociopolitique qui s'est brisé. De même, il est important de renouer avec l'histoire et de comprendre les luttes du passé mais dans l'établissement d'une « nouvelle filiation » conjuguant la référence aux « acquis » avec la compréhension de « l'inédit aujourd'hui ». Ensuite, c'est là un argument au cœur de l'ouvrage, un projet résolument à gauche gagnerait à réintroduire la pensée stratégique au sein de la réflexion et de l'action politiques en tenant compte de « l'implacable jeu de rapports de force qui structure le champ sociopolitique ». Enfin, poser ainsi la question du pouvoir dans la société nécessite une *rupture*, une stratégie offensive contre le « pouvoir institué » dont l'axe de déploiement demeure en même temps indissociable de la consolidation d'une alternative aux pratiques éminemment démocratiques.

Daniel Dompierre



Pierre Mouterde
REPENSER L'ACTION POLITIQUE
DE GAUCHE
ESSAI SUR L'ÉTHIQUE, LA POLITIQUE
ET L'HISTOIRE
 Écosociété, Montréal, 2005, 200 p. ; 22 \$



LA LITTÉRATURE CHEZ GUÉRIN

Luc BOUVIER
Max ROY

LA LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISE DU
XX^e SIÈCLE

Pour découvrir des
œuvres et des auteurs
québécois.

(512 p.) ISBN 2-7601-4295-7

Sous la direction de
Réginald HAMEL

PANORAMA DE LA
LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISE
CONTEMPORAINE

Axé sur la notion de
québécoïtude.

(832 p.) ISBN 2-7601-4606-5

Robert LAHAISE

UNE HISTOIRE DU
QUÉBEC PAR SA
LITTÉRATURE
1914-1939

La poésie de la petite
misère...

(784 p.) ISBN 2-7601-4694-4

GUÉRIN, éditeur ltée

4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
 Téléphone : (514) 842-3481 • Télécopieur : (514) 842-4923
 Courriel : francel@guerin-editeur.qc.ca • Site Internet : <http://www.guerin-editeur.qc.ca>

essai

**Henri Calet
et Raymond Guérin
CORRESPONDANCE
1938-1955
Le Dilettante, Paris, 2005,
347 p. ; 49,95 \$**

Raymond Guérin (1905-1955) et Henri Calet (1904-1956) s'inscrivent dans le courant noir du roman français, tel qu'on le trouve, entre les années trente et cinquante, à travers les récits d'Emmanuel Bove, de Paul Gadenne et d'André Beucler. Comme eux, Guérin et Calet ont laissé des œuvres remarquables, dont le quasi-effacement de la mémoire littéraire contemporaine a de quoi surprendre (*Nuit blanche* leur a d'ailleurs consacré sa rubrique « Écrivains méconnus du XX^e siècle » aux numéros 78 et 88). *Correspondance* rassemble cent cinquante-quatre lettres échangées de novembre 1938 à septembre 1955, mettant au jour une amitié basée sur l'affection et l'admiration mutuelles. Les deux hommes avaient pourtant des tempéraments bien distincts. Guérin, « épistolier incroyable », selon Jean-Paul Kaufmann – il a aussi correspondu avec Jean Giono, Marcel Arland et Jean Grenier –, a la plume agile et dégourdie. Calet se montre plus laconique et pratique : ses lettres sont souvent deux fois moins longues que celles auxquelles elles répondent, mais elles rendent témoignage d'un comparse fidèle, sensible aux ennuis d'argent ou de santé que vit son ami. Les sujets abordés dans les lettres sont nombreux et leur intérêt historique évident. Guérin et Calet traitent de la vie littéraire autour de Jean Paulhan et de la NRF, notamment du temps de sa direction par le « mal-pensant »

Pierre Drieu La Rochelle. Ils évoquent la genèse de certains manuscrits, de *La fièvre des polders* à *Monsieur Paul*, dans le cas de Calet, et de *Quand vient la fin* jusqu'à *Les poulpes*, dans celui de Guérin. Les deux écrivains partagent la même indignation devant la montée du fascisme en Europe. Ils commentent la guerre civile espagnole, puis le second conflit mondial, cette « sinistre marmelade », selon « le Grand Dab » (Guérin). On découvre combien les quarante-trois mois de captivité de Guérin chez les Allemands ont « sapé sa vitalité ». On lit de belles pages inspirées par l'amour de Paris ou l'amitié avec Albert Camus et René Étiemble. On apprend que Guérin et Calet ont été d'attentifs et fins lecteurs l'un de l'autre. Calet, s'il était né américain, aurait la même importance qu'Erskine Caldwell, estime Guérin, et celui-ci serait, selon Étiemble, l'égal d'un Truman Capote. C'est dire l'urgence de les (re)découvrir.

Patrick Bergeron

**Pierre Couture
GUILLAUME COUTURE
LE ROTURIER BÂTISSEUR
XYZ, Montréal, 2005,
163 p. ; 16 \$**

Né à Rouen en 1617 et décédé en Nouvelle-France en 1701, Guillaume Couture a largement contribué à la fondation de son pays d'adoption par des activités variées, audacieuses et efficaces. Voilà ce qui ressort principalement du « récit biographique » (4^e de couverture) que nous propose l'un des descendants de ce Normand d'origine, Pierre Couture. Ce dernier rend un vibrant hommage à son ancêtre



tout en évitant les pièges du discours dithyrambique. De même, au lieu d'emprunter la manière objective, neutre, voire froide de l'historien, l'auteur opte pour le ton coloré, animé, voire familier du conteur. Se glissant dans la peau de son héros, Pierre Couture écrit par exemple, tout au début du premier chapitre : « Ah ! Il m'a bien eu, ce René Goupil ! », faisant référence au chirurgien angevin, futur martyr, qui a recruté Guillaume Couture à Rouen et l'a convaincu de venir en Nouvelle-France comme « donné » au service des jésuites. Dans le même chapitre, le récit du long voyage en mer, avec ses périls, la « promiscuité incessante », l'« insupportable tangage » et la nourriture attaquée par les vers, donne le ton de la vivante reconstitution qui suit de l'existence de Guillaume Couture en terre américaine.

Au total, ce « premier colon » et premier bâtisseur d'une maison à la pointe de Lévis aura été, en quelque 64 ans de présence dans le Nouveau Monde, tour à tour ou simultanément, « [i]nterprète, explorateur, découvreur du lac Mistassini et de la voie de terre vers la baie du Nord [Baie de James], Iroquois d'adoption, ambassadeur, négociateur de traités de paix, secrétaire de seigneur, notaire, juge

sénéchal, chef de milice », ce à quoi il faut ajouter des occupations de commerçant engagé dans la traite des fourrures. Douze courts chapitres nous renseignent sur l'une et l'autre de ces charges et fonctions.

Une pertinente chronologie présente en fin de parcours un résumé précis et succinct des faits et gestes de ce « battant » naturel, et ce, à la fois dans le cadre général de l'histoire de la Nouvelle-France et en parallèle avec les événements mondiaux de l'époque. Bien que brefs, les « Éléments de bibliographie » qui suivent permettent d'accorder la crédibilité nécessaire à ce récit pour ainsi dire filial.

Aujourd'hui, une quinzaine de toponymes (rue, avenue, chemin, canton, lac) gardent le souvenir de l'ancêtre au Québec, tout comme la statue que le regroupement des familles Couture a érigée en 1947, pour marquer le « 300^e anniversaire de [son] installation » sur la pointe de Lévis.

Jean-Guy Hudon

**Pierre Dansereau
PROJETS INACHEVÉS
VOL. 1, LA LANCÉE 1911-1936
MultiMondes, Sainte-Foy,
2005, 137 p. ; 29,95 \$**

Biogéographe, écosociologue et éthicien, Pierre Dansereau est un généraliste de renommée mondiale, un pédagogue et un infatigable homme de terrain. Faut-il s'étonner qu'à 93 ans, un homme qui a embrassé un spectre aussi large de la connaissance humaine ne nous livre qu'une mince tranche de son existence, soit celle de ses premières 25 années d'existence ? L'homme, il est vrai, a vécu intensément.

Les deux premiers chapitres, où Pierre Dansereau, fils de bourgeois d'Outremont, nous livre par le menu les personnalités de ses oncles et tantes des côtés paternel et maternel,

essai

ennuient. Plus dignes d'intérêt sont les souvenirs d'une éducation jésuite aride, détestée dès les débuts, où « la soumission et la discipline dominaient en tout ». Par chance, il y a des parents aimants et surtout la découverte de la littérature, la grande, à laquelle l'initie l'ami de toutes les aventures intellectuelles et politiques : André Laurendeau. C'est ce dernier qui sera l'instigateur du cercle littéraire Octave-Crémasie, et celui qui orientera l'aventure politique des Jeunes-Canada dont Pierre Dansereau fera partie. Ce mouvement rassemble de jeunes intellectuels (18-23 ans) déterminés à secouer la léthargie dans laquelle s'enlise la province. Le manifeste, qu'ils signeront en 1932, revendique la reconnaissance des droits des Canadiens français et leur accession aux domaines dont ils sont exclus : les sciences et l'économie. C'est d'ailleurs ses ambitions politiques, celles de « s'ancrer dans la terre de ses aïeux » et d'acquérir des connaissances dans ce secteur pour l'influencer, qui mèneront Pierre Dansereau à s'orienter, tardivement, vers l'agronomie, puis vers la botanique. Ce sont aussi les longues vacances estivales à Percé et des emplois d'été comme celui d'aide-arpenneur au Nouveau-Québec qui favoriseront sa vocation de professeur et de chercheur en biologie.

Malgré la densité d'un tel parcours, et le terreau fertile que constituent les années de formation du futur homme de science, cette première tranche d'autobiographie déçoit un peu. Tout au long du récit, Pierre Dansereau intercale les réflexions qui l'assaillent ou les souvenirs qui resurgissent en lui au moment de l'écriture. Ces commentaires ne sont pas heureux : soit trop

longs, soit manquant d'à-propos, ils brisent le rythme du récit et érodent bien vite la patience du lecteur. On s'attendrait à plus de rigueur – même si le savant s'avoue d'emblée anarchiste – et parfois même à plus de profondeur chez un homme d'une telle trempe. Malgré tout, cette autobiographie et chronique d'époque, qui se termine au moment où il entame sa carrière scientifique, retrace le parcours d'un acteur incontournable et d'un témoin précieux de notre temps.

Anne-Marie Lapointe

Marc Chabot
DES CORPS ET DU PAPIER
Leméac, Montréal, 2005,
155 p. ; 19,95 \$

Comment la littérature érotique peut-elle survivre à l'ère de l'hypersexualisation ? Quels changements l'ère du Web, l'ère de l'image, où tout va vite, trop vite, peut-elle lui imposer ? Saura-t-elle résister à l'impératif de livrer la marchandise avec un simple coup de clique ?

Dans son dernier essai, Marc Chabot n'aura de cesse de nous rappeler que les corps seuls ne parlent pas, ne dégagent aucun érotisme. « Ce dont nous souffrons le plus, ce n'est pas d'un manque d'images mais d'un manque de mots » ; « Le sexe seul provoque la mort de l'érotisme » ; « Les corps cachent les âmes » ; « Le corps sans l'âme reste un corps » ; « Un corps comme pur objet finit par provoquer l'indifférence. »

Le corps seul est un masque, une mécanique inanimée, sans *anima*, c'est-à-dire sans âme. Le corps seul est un corps mort. On est loin des propos désublimants d'un Michel Houellebecq qui,

des corps ne doit pas nous faire perdre de vue la beauté des âmes. Une personne au beau corps et à l'esprit laid est laide. Mais contrairement au père de l'idéalisme, il n'y a jamais dans son livre de dénigrement de la chair. Au contraire. Qu'un repositionnement nécessaire, voilà.

L'essai de Marc Chabot porte sur un choix de livres érotiques. Ses réflexions évoluent autour d'œuvres qu'il nous donne le goût de lire ou de revisiter : *L'école des filles ou la philosophie des dames*, *Les liaisons dangereuses*, *L'amant de Lady Chatterly*, *Lettres d'amour à Brenda Venus*, *Thérèse et Isabelle*, etc. Longtemps la littérature érotique fut une littérature de résistance face à la société bien-pensante. Par l'entremise de la libération des corps, elle visait la libération des âmes. Ce qu'il en reste aujourd'hui, d'après l'auteur – et certains ne parta-



animé d'un cynisme exaspérant, qu'il voudrait faire passer pour de la lucidité, clame que nous ne sommes que des particules élémentaires, parasitées par un esprit superflu.

Il y a des accents platoniciens chez Marc Chabot : la beauté

les écrits

La doyenne des revues
littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

no 115
DÉCEMBRE 2005



Jean-Marc Desgent
Suzanne Myre
Esther Croft
André Ricard
Monique LaRue
Ahmed Bengriche
Éric Méchoulan
Ginette Michaud
Marie-Andrée Lamontagne

En vente dans toutes les librairies • Le numéro : 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):

RÉSIDENTS DU CANADA 25 \$
INSTITUTIONS 35 \$
RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER 35 \$

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ CODE POSTAL _____
TELEPHONE _____ COURRIEL _____

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante :



les écrits

Case postale 87 Succursale Place du Parc
Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone: (514) 499-2836 • Télécopieur: (514) 499-9954
lescrits@internet.uqam.ca

geront peut-être pas son avis –, appartient le plus souvent à la catégorie des livres de recettes, au voyeurisme et à la provocation mercantile. Tout fut mis à nu : le sublime, le mystère, la beauté.

Et puisqu'on est dans l'érotisme transcendant des mots, il faut quand même souligner le plaisir de lire *Des corps et du papier* de Marc Chabot : un essai avec du style.

René Bolduc

Alain Médam

ILS PASSENT LA MAIN

Le Noroît, Montréal, 2005,
65 p. ; 20,95 \$

Les éditions du Noroît lançaient en 2005 une nouvelle collection, « Lieu dit », qui « propose une rencontre entre un écrivain et un lieu ». L'idée était excellente. Certaines réussites littéraires récentes en ont prouvé la richesse. Que l'on pense seulement à *Lignes aériennes* de Pierre Nepveu, qui faisait revivre l'histoire de Mirabel. Un premier texte sort des presses : *Ils passent la Main*, du sociologue et écrivain Alain Médam. Cette Main, c'est la rue Saint Laurent, ou boulevard Saint-Laurent. Pourquoi boulevard ? Ce fut l'une des premières questions que se posa l'auteur en débarquant à Montréal quarante ans plus tôt. Comme beaucoup d'immigrés des années 1960, l'homme d'origine italienne prit logis sur la Main pour ne pas avoir à choisir entre deux pays, comme il dit, entre ceux qui parlent français et ceux qui parlent anglais. Qui, parmi les Montréalais et autres inconditionnels de la ville, n'a pas eu l'impression en effet de basculer dans un autre monde en passant à l'ouest ou à l'est de cette ligne ?

Sur cette frontière se côtoient, encore et toujours, des gens d'origines et de milieux divers ; la marginalité, la mode bran-

Banalité du mal

Comment de bons pères de famille, des maris aimants, des fils attentionnés ont-ils pu fermer les portes des chambres à gaz sur des millions d'enfants, de femmes et de vieillards ? Pourquoi se trouvait-il, au même moment, des gens prêts à prendre les plus grands risques pour sauver la vie de purs étrangers ? Pourquoi cette opposition dans les comportements d'individus que rien ne distingue les uns des autres ? Sous-titré *Banalité du mal, banalité du bien, Un si fragile vernis d'humanité* de Michel Terestchenko tente de répondre à ces questions en examinant les motivations éthiques et morales du comportement humain.

Dans une première partie, Terestchenko rappelle le fondement des idées que défendent les tenants de la théorie de l'égoïsme du comportement humain (l'être humain n'agirait partout et toujours que pour son intérêt personnel). Cette conception était celle des moralistes du XVIII^e siècle, dont la pensée s'est relayée jusqu'à nous dans le discours des sociologues et des économistes. L'auteur oppose à cette vision celle des tenants du comportement altruiste (Hutcheson, Hume) pour qui la conduite humaine ne peut se réduire à de simples calculs égocentriques puisque l'homme est parfois capable d'un don total de soi, par exemple pour ses enfants ou pour ceux qu'il aime. À ce paradigme égoïsme/altruisme, Terestchenko préfère celui qui oppose la présence à soi et l'absence à soi.

chée, les arts y ont assises. C'est ce que remarque l'auteur au fil de ses errances qui lui font traverser tout Montréal, du nord au sud. Il parle aussi des errants qu'il rencontre sur son chemin, des boutiques qui ont fermé, de ce qui n'advient plus, et du texte qu'il vient de terminer. Ce (trop) court texte, sur trois générations d'immigrés, ponctue son récit d'arpenteur. Comme si ce n'était pas assez, une vingtaine de photos d'Yves Médam et du Musée McCord les parsèment.

Est-ce un défaut du livre que de susciter le désir qu'il se poursuive ? Tout, les personnages, le

décor, les réflexions sont à peine esquissés. On ne vient pas d'entrer dans la vie du patriarche que la porte se referme, de même pour le fils, dont la mort ne nous émeut point, pour le petit-fils. L'impression que l'on a rassemblé plusieurs livres inachevés. L'écriture et la force du propos compensent néanmoins les faiblesses de la composition. Sur ce plan, quelques moments magiques, mais trop furtifs. Comme lorsqu'on marche dans la ville et que l'on croise un beau regard, et que ça s'arrête là ; le cœur insatisfait.

Judy Quinn

Cette présence à soi, il en donne des illustrations dans la seconde partie de son ouvrage. En évoquant le parcours de personnes aussi différentes que Giorgio Perlasca, Raoul Wallenberg, le pasteur André Trocmé et les habitants du village-refuge de Chambon-sur-Lignon qui ont risqué leur vie pour sauver des milliers de juifs de l'extermination, Terestchenko tente de trouver des constantes qui nous éclaireraient sur la raison profonde de leur altruisme.

Rédigé dans une langue accessible, *Un si fragile vernis d'humanité* déroule son propos en s'appuyant aussi bien sur les dernières études du comportement humain que sur la pensée philosophique la plus classique. L'auteur y ouvre de stimulantes perspectives à la réflexion, notamment, sur la notion de responsabilité individuelle. En proposant de faire de l'altruisme l'un des fondements probables de la nature humaine, Terestchenko tente de restituer un peu de sa liberté à un *homo sapiens* dont on a trop dit qu'il n'était que l'objet de ses passions et le pantin de tous les pouvoirs.

Yvon Poulin

Michel Terestchenko

**UN SI FRAGILE VERNIS D'HUMANITÉ
BANALITÉ DU MAL, BANALITÉ DU BIEN**
La Découverte, Paris, 2005, 294 p. ; 49,95 \$

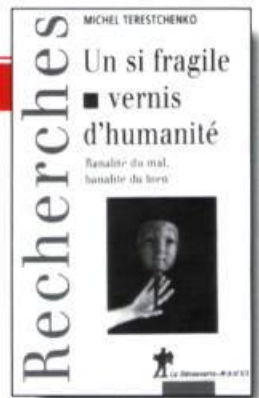
Pierre Godin

RENÉ LÉVESQUE

T. 4, L'HOMME BRISÉ

Boréal, Montréal, 2005,
604 p. ; 32,95 \$

Le titre est tristement juste. Plus que d'une fêlure, c'est carrément d'une fracture dont souffre René Lévesque depuis la nuit des longs couteaux. Sans que le fiable Pierre Godin insiste lourdement sur ce verdict, sa documentation autorise à penser que les perfidies commises alors par Jean Chrétien, Roy McMurtry, Roy Romanow et leurs satellites ont



essai

rendu Lévesque à jamais fragile. Le doute étreint le bagarreur et l'homme est devenu vulnérable aux dérapages. Frénésie de conquêtes, alcool, méfiance confinant à la paranoïa, tout cela le rend inapte à la gouvernance, mais tout cela découle, dans une bonne mesure, de l'ébranlement subi lors de la collision avec le pouvoir anglo-canadien. Il n'est pas de pire travail de sape que le mépris.

Même si quiconque a observé le Parti québécois pendant quelques années sait à quoi s'en tenir, la patiente chronique de Pierre Godin fait œuvre utile en imputant aux proches de Lévesque une part de responsabilité dans son naufrage. Encore là, on peut se demander qui a amorcé le cycle infernal, le chef primesautier ou la populéuse confrérie des Brutus. Chose certaine, nul ne parvient, pas plus le chef que ses acolytes, à freiner les ambitions galopantes, à restaurer un climat de confiance, à protéger le programme contre le survoltage de congrès surréalistes. Les dauphins auto-proclamés deviennent légion dans cette nébuleuse politique où chacun estime démocratique d'amender quotidiennement le credo du parti. Le défi tourne à l'intenable quand les poids lourds du Conseil des ministres et la garde rapprochée du chef péquiste se retirent ou perdent la confiance de Lévesque. Le lion blessé ne peut plus compter désormais ni sur son instinct légendaire ni sur un entourage de taille à le secourir.

On ne reprochera certes pas à Pierre Godin d'élargir l'empan de sa faucheuse. On se réjouit quand il émiette les verres déformants que porte depuis longtemps la journaliste Annie Kriegel et dont Radio-Canada s'accommode trop bien. On apprécie également le rappel

éclairant qui fait comprendre le bizarre et disgracieux coup de pouce donné par Pierre-Marc Johnson au candidat libéral dans l'élection d'Outremont : « Le premier meeting des 'pierre-marquistes' a lieu chez Raymond Bachand ». On s'étonne, toutefois, de voir l'auteur convertir le nom d'Elmer Mackay en celui d'Aylmer MacKaye. Confusion qui ne pèse guère dans une telle réussite.

Laurent Laplante

Alban Lefranc
ATTAQUES SUR
LE CHEMIN, LE SOIR,
DANS LA NEIGE
Le Quartanier, Montréal,
2005, 88 p. ; 16,95 \$

Rainer Werner Fassbinder est né à Munich, le 31 mai 1945, et décédé dans sa ville natale, le 10 juin 1982.

Dans l'intervalle de ces trente-sept années d'existence, la production d'une quarantaine de films a fait de lui le plus extraordinaire metteur en scène de l'Allemagne post-hitlérienne. Sa thématique : la comédie humaine.

L'homme étant présenté, passons à l'ouvrage qui en traite.

Attaques sur le chemin, le soir, dans la neige, c'est d'abord un titre singulier. Puis, c'est une couverture magnifiquement illustrée par Élise Cropsal, qui annonce une œuvre à caractère artistique et poétique.

C'est également, en épigraphe, une citation qui frappe : « Vous ne savez pas ce que peut un corps », Spinoza.

Et finalement, c'est une lecture prenante, qui nous introduit dans l'univers de Fassbinder. Sa vie, c'est un parcours de travailleur acharné, une course à l'accomplissement, l'urgence de capter tout ce que le silence



ou l'impassibilité peut révéler pour faire ensuite le tri nécessaire et ne rendre avec la caméra que l'absolu, la vérité d'un geste, d'un climat, d'un visage.

L'auteur passe de l'existence de Fassbinder aux événements politiques qui la sous-tendent. On a droit à des extraits de documentaires, des séquences de tournage, des réflexions sur la création, des considérations sur le médium cinématographique et le rôle qu'il joue dans l'immédiat du metteur en scène.

Fassbinder est à la fois témoin et acteur dans la comédie humaine. Il a la responsabilité de tout saisir de son époque, et de le faire vite, car le corps, exagérément sollicité, malmené par la tâche, ne pourra supporter longtemps les mauvais traitements que lui inflige son propriétaire.

Le portrait de Fassbinder que nous livre Alban Lefranc est

bouleversant. Le metteur en scène, livré corps et âme à son art, devient un instrument dont la déchéance physique devient incontrôlable et atteint l'insupportable. Sa courte vie durant, l'homme aura consacré ses forces et ses énergies à atteindre le point d'épuisement ultime, de fatigue idéale, celui où on est tellement seul que rien ni personne ne nous échappe.

Mais c'est également celui où la vie elle-même nous abandonne. C'est cette vision paradoxale que nous donne l'œuvre d'Alban Lefranc. Fassbinder s'est ruiné à la tâche, délibérément, dans le but de l'accomplir, intégralement.

Comme l'évoque la première partie de l'œuvre, qui apparaît au départ bien obscure et singulière, la lecture nous permet « d'entrer dans le mort comme dans un moulin ». C'est précisément l'impression qui reste après lecture. Bravo pour cette réussite esthétique, cet hommage sensible qui s'attarde à l'âme d'un créateur.

Réjeanne Larouche

Yvon Laverdière
LE GUIDE DU
PARFAIT SURVIVANT
TRANSFORMER L'ÉPREUVE
EN SOURCE D'ÉVEIL
Septentrion, Sillery, 2006,
200 p. ; 19,95 \$

En tant que thérapeute, je travaille depuis plusieurs années avec des personnes atteintes de maladie grave et souvent mortelle. Plusieurs sont aujourd'hui décédées et chacune m'a appris quelque chose de la vie, de moi. C'est pourquoi je suis toujours intéressé par leurs témoignages, sous quelque forme qu'elles les présentent. Pourquoi ? Parce que j'apprends comment *cette* personne a réussi à guérir. Car il n'y a pas de recette miracle. Au moment de lire l'ouvrage d'Yvon Laverdière, je sortais par exemple d'un autre, d'un certain Alain

Amzallag, parlant, lui, de sa lutte contre sa maniaco-dépression et son cancer. L'abord était entièrement différent, pas parce que sa maladie n'était pas la même, mais parce qu'il s'agit d'un autre sujet humain, avec ses expériences propres, intensément et irrémédiablement singulières.

Yvon Laverdière veut offrir aux personnes souffrant d'une maladie ou traumatisées « des outils de survie » et « une occasion d'éveil ». Dans son cas, comme dans bien d'autres, le choc a été particulièrement brutal. Après des années dans le milieu du livre, il se lance avec succès dans la rédaction publicitaire et la traduction. Il ne ménage ni l'alcool ni la drogue, voyage avec frénésie jusqu'au moment où, en vacances au Brésil, ça ne fonctionne plus. Il a 42 ans et des vieux démons le hantent. Revenant d'urgence au Québec, on lui découvre une tumeur inopérable au cerveau.

Le pronostic est sombre : 5 % des gens atteints en survivent. Laverdière fera partie de ceux-là. Il décide avec intelligence de tirer le meilleur profit de la médecine, mais d'ouvrir aussi son espace intérieur pour retrouver la fluidité nécessaire à faire mieux fonctionner ses processus de guérison. Et ça marche...

Évidemment, du point de vue de l'intégrisme rationaliste, on se rira peut-être de certaines formules de l'auteur, qui nous plongent dans le bric-à-brac *new-age* : l'intuition est « le souvenir de l'Être dans le long couloir de la mémoire ». Et pourtant... nous ne sommes pas si loin des sages bouddhistes et de certains grands philosophes occidentaux. De même, on pourra se gausser de son intérêt pour le modèle holographique appliqué par Karl Pribram aux processus cérébraux. Et pourtant... je sais pour avoir vu bien des gens *passer à travers*, que ce

modèle éclaire de fait quelque chose du réel de l'être humain. La force d'Yvon Laverdière est la sienne. Est-ce qu'elle peut servir à d'autres ? Incontestablement oui. Même s'il cède souvent à l'exposé de recettes, les propos de l'homme, sans remplacer les soins professionnels, aident à entrer en dialogue avec les autres et avec soi-même.

Michel Peterson

Virginia Woolf
UNE PROSE PASSIONNÉE
ET AUTRES ESSAIS

Trad. de l'anglais
par Geneviève Letarte

et Alison Strayer
Boréal, Montréal, 2005,
132 p. ; 17,95 \$

Paru en octobre, au même moment que cinq autres titres dans la collection « Papiers collés » chez Boreál, *Une prose passionnée et autres essais*

regroupe dix courts essais qui furent écrits entre 1925 et 1928. Au cours de la même période, Virginia Woolf écrivait entre autres deux de ses œuvres majeures : *La promenade au phare* et *Mrs. Dalloway*. On peut donc dire qu'elle était fort productive et que la création l'occupait alors entièrement. Voilà qui est intéressant puisque plusieurs des textes publiés ici traitent de multiples façons du processus de création.

L'œuvre romanesque de Virginia Woolf est connue mais ses essais, bien qu'ils soient très nombreux, le sont moins. Romancière, nouvelliste, critique et essayiste, Woolf est partout reconnaissable. En effet, on retrouve dans ses textes de réflexion la même efficacité d'écriture, la même sensibilité, la façon qu'elle a d'aller toujours à l'essentiel parfois avec gravité mais parfois aussi, comme ici, avec humour. Présentés par

**100 % DE NOS LECTEURS
SAVENT LIRE.**



◆ On n'est jamais trop curieux ◆

essai

ordre chronologique, les textes qui composent ce recueil portent sur divers sujets : deux d'entre eux ont été écrits en guise d'introduction à ses propres romans (*Mrs. Dalloway* et *Le commun des lecteurs*), trois relèvent de la critique alors que les cinq autres tiennent à la fois du récit et du commentaire sur des sujets aussi variés que la maladie, le cinéma, la peinture, les promenades.

Fine observatrice, Virginia Woolf l'est aussi dans ses essais où elle tente de cerner l'essence même des personnes, des événements, des choses... pourtant si difficile à saisir. Dans « De la maladie », elle écrit : « Nous ne connaissons pas notre âme, et encore moins celle d'autrui. Les êtres humains ne vont pas main dans la main tout au long de la vie. Il y a en chacun de nous une forêt vierge, aux broussailles enchevêtrées, où aucun sentier n'est tracé ; un champ de neige qui n'a jamais connu l'empreinte d'un oiseau. Là, nous allons seuls, et nous le préférons ainsi ».

Sylvie Trotter

Bernard Lamarche
RIOPELLE
IMPRESSIONS SANS FIN
Musée national des beaux-arts du Québec, Québec, 2005, 160 p. ; 39,95 \$

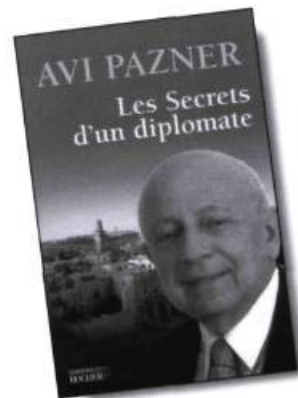
Quand Bernard Lamarche parle de Jean-Paul Riopelle, on sent la passion. D'autre part, on sent la méthode dans ses écrits, notamment dans le texte que publie le Musée des beaux-arts du Québec dans le catalogue de l'exposition *Riopelle, Impression sans fin* et que préface John R. Porter, directeur général du musée.

Jean-Paul Riopelle est un grand nom de la peinture québé-

coise, un grand artiste et donc une personnalité complexe. Complexe aussi est son œuvre, difficilement abordable dans un milieu où l'abstraction (il n'acceptait pas le terme) a du mal à prendre de l'importance par rapport à une tendance naturaliste. Pour accepter, d'abord, pour apprécier ensuite l'œuvre de Riopelle, il faut des outils. Le catalogue que signe Bernard Lamarche en est un, précieux, et le musée remplit bien son rôle en le mettant à la portée du public en accompagnement de cette exposition, pour le moins révélatrice.

La démarche de Bernard Lamarche passe par une observation lente et minutieuse du fonds Riopelle du musée qui contient la plus grande collection au monde d'estampes de l'artiste. Notez que Riopelle n'est pas un graveur. Il ne se familiarise avec la gravure qu'en 1966. Pourtant la gravure sera proposée comme clé pouvant nous ouvrir les portes de ce monde, de cette œuvre monumentale, déroutante mais combien fascinante, envoûtante même. Pourquoi ce choix, pourquoi les gravures exposées ont-elles été la voie qu'a empruntée Bernard Lamarche ?

La gravure vient confirmer le fait que Riopelle ne s'est jamais arrêté à une forme particulière. Chez lui, l'expérience est sans cesse renouvelée. La rapidité dans l'exécution, l'énergie apparaissent, par contre, comme une constante. Il défie la technique, défie les règles. Il recycle ses plaques, utilise les épreuves rejetées dans des assemblages et emploie des matériaux inattendus : des feuilles, du jute..., s'inspire de tracés que proposent des jeux de ficelles. La forme vient remplacer l'informe avec le



plus grand naturel. C'est du pareil au même, un même cheminement vers la nature et non pas parti de la nature. Dans les estampes des animaux que l'auteur a aimé observer habitent sans gêne un monde fait de lignes courtes, courbes, grasses, fines. Un monde de *dessus* et de *dessous*, de *va* et de *vient*, autant de choses qui permettent à l'artiste de « faire exister autrement ce qu'il voit, voudrait voir, ou ne voit plus, déjà ».

C'est sans doute ça la clé de l'œuvre de Jean-Paul Riopelle.

Gérald Alexis

Sylvie Paquerot
UN MONDE SANS
GOUVERNAIL
ENJEUX DE L'EAU DOUCE
Athéna, Outremont, 2005,
168 p. ; 14,95 \$

C'est en association avec la Chaire de recherche du Canada en mondialisation, citoyenneté et démocratie que Sylvie Paquerot nous présente *Un monde sans gouvernail, Enjeux de l'eau douce*, essai solide et bien documenté sur les différents problèmes environnementaux et sociaux qui se posent ou se poseront à l'homme quant à la gestion de cette ressource vitale.

Les questions écologiques et

géopolitiques sont toujours ardues à traiter à cause de la multiplicité des éléments qu'elles mettent en jeu. Il est très facile d'y perdre le lecteur et plusieurs auteurs, voulant ratisser trop large, en viennent à ne plus rien ratisser du tout... Sylvie Paquerot, toutefois, n'est pas tombée dans le piège. Méthodique, elle suit une progression logique de l'information, ne référant à rien qui n'ait été clairement défini au préalable. Le tout est clair, ordonné.

Le premier chapitre du livre est entièrement consacré au cycle hydrologique. À travers l'étude de ses composantes et de leur influence sur l'écosystème, l'auteure fait ressortir l'interdépendance des éléments du cycle de l'eau, qui est à l'origine de la complexité du problème. Elle aborde ensuite les différents types de perturbations envisageables et expose leurs effets à long et court termes sur les écosystèmes. Tout en dénonçant le gaspillage des riches, la surconsommation des Occidentaux et l'aberration des techniques actuelles d'agriculture, Sylvie Paquerot explore également les différentes « solutions » de rechange pour tenter d'en vérifier la validité.

La deuxième partie de l'essai traite des conséquences humaines et politiques qui découlent des problèmes environnementaux présentés dans le premier chapitre. Le quart de la population mondiale n'a pas accès à de l'eau potable de qualité en quantité suffisante : pourquoi ? Et surtout, comment régler la situation ? Appuyée par une multitude d'études et de statistiques, l'auteure fait alors le procès des méthodes de gestion actuelles qui tendent davantage vers la recherche de profits que vers une distribution équitable et judicieuse de l'eau.

D'une actualité accablante, *Un monde sans gouvernail* réussit à communiquer une

bonne vue d'ensemble des enjeux de l'eau douce, sans pour autant tomber dans l'alarmisme ou la contestation gratuite. Bien construit, cimenté, l'essai de Sylvie Paquerot est à recommander à tout citoyen désireux de savoir ce qui se passe sur sa planète. Un incontournable.

Philippe Groppi

Avi Pazner

LES SECRETS D'UN DIPLOMATE

Du Rocher, Monaco, 2005,
363 p. ; 33,50 \$

Avi Pazner a poursuivi, pendant une trentaine d'années, une brillante carrière de diplomate et de porte-parole au service de son pays, Israël. Il a notamment été ambassadeur à Rome et à Paris ainsi que conseiller auprès d'Yitzhak Shamir et d'Ehud Barak alors qu'ils occupaient le poste de premier ministre. Au cours de sa carrière, il a côtoyé de nombreuses personnalités de la politique internationale. Il a eu l'occasion de rencontrer Jimmy Carter, Ronald Reagan, Bill Clinton, George Bush père, Jacques Chirac, Silvio Berlusconi, le pape Jean-Paul II, Anouar el-Sadate, Menahem Begin, Yasser Arafat, le dictateur roumain Nicolae Ceausescu, le tyran centrafricain Jean Bédel Bokassa et bien d'autres. Afin de faire partager les expériences extraordinaires qu'il a vécues, il a décidé de publier ses mémoires, qui paraissent sous le titre *Les secrets d'un diplomate*. Sa vie professionnelle a fait de lui un témoin privilégié d'événements historiques de première importance : la guerre du Kippour, les accords de Camp David, la guerre du Liban, la guerre du Golfe, le rapprochement entre Israël et le Vatican et la chute du communisme en Europe de l'Est, pour n'en nommer que quelques-uns. Avi Pazner émaille son récit de nombreuses anecdotes qui en

rehaussent l'intérêt en révélant certaines facettes méconnues des politiques israélienne et internationale. On apprend, par exemple, comment un agent du Mossad à l'esprit troublé a failli provoquer, en 1997, une guerre entre Israël et la Syrie en inventant et fabriquant de fausses informations. Mais l'affaire s'est bien terminée grâce à l'intermédiaire de la France. *Les secrets d'un diplomate* se termine pourtant sur une note sombre : l'auteur dénonce le fait qu'à nouveau on ne se gêne pas pour caricaturer et attaquer les juifs dans certains médias, notamment en France, pourtant la patrie des Droits de l'homme. Se pourrait-il qu'une nouvelle montée d'antisémitisme soit imminente, ou même déjà en cours, en Europe et ailleurs ? C'est ce qu'Avi Pazner craint.

Gaétan Bélanger

Serge Gauthier
**LAURE GAUDREULT
LA SYNDICALISTE
DE CHARLEVOIX**
XYZ, Montréal, 2005,
170 p. ; 16 \$

Serge Gauthier, docteur en ethnologie et président de la Société d'histoire de Charlevoix, nous offre, dans la collection biographique « Les grandes figures », un portrait de la syndicaliste Laure Gaudreault.

Ainsi, on se retrouve en 1889, dans un coin isolé de la Malbaie, le rang Snigoll. C'est là que Laure voit le jour, qu'elle grandit, loin des écoles.

Marguerite (Bergeron) Gaudreault, la mère de Laure, est instruite, ce qui lui permet d'enseigner à ses enfants. Sitôt que la famille aura assez d'argent pour sortir du rang et s'approcher d'une école, les choses vont changer. En attendant, apprendre à lire, à calculer avec maman.

Celle-ci reçoit un jour une

lettre de Chicoutimi. Un ami, l'abbé Eugène Lapointe, installé à la ville, y constate la misère des ouvriers. Il veut former des syndicats pour leur obtenir des conditions décentes. Pour cela, il se base sur les principes de l'encyclique *Rerum Novarum* publiée en 1891 par Léon XIII. Il envoie le texte à Marguerite pour qu'elle en prenne connaissance, le lise à son mari, à ses enfants. Il faut que l'éducation les sauve de ce que le Pape appelle « la situation d'infortune et de misères imméritées » à laquelle font face « les hommes de classe inférieure ».

Voilà l'état d'esprit dans lequel Laure arrive à Chute Nairnes, en 1902.

L'accès aux établissements scolaires change sa vie en lui permettant de devenir institutrice. Du Couvent des sœurs de la Malbaie à l'École normale de Québec, elle devient une enseignante remarquable.

Elle enseigne en milieu rural, aux Éboulements. C'est si diffi-

cile !... Elle fait un stage chez les Ursulines. Elle n'a pas la vocation. Elle retourne à l'enseignement laïc au Lac-St-Jean. Elle gagne si peu qu'elle accepte un poste de journaliste au Progrès du Saguenay.

Mais l'éducation lui manque. Elle revient enseigner à la Malbaie et là, forte de son expérience d'institutrice rurale et touchée par les courriers qu'elle a reçus lors de sa période journalistique, lettres où des institutrices décrivent l'isolement et les conditions lamentables dans lesquelles elles travaillent en région, elle fonde l'ACIR, l'Association catholique des institutrices rurales de La Malbaie. Le but : s'unir pour être entendues, mieux traitées, et justement payées.

À partir de là, on rencontre tous les sigles qui sont nés du combat extraordinaire de Laure Gaudreault, pour ne nommer que le dernier : CEQ. Une grande pionnière québécoise.

Réjeanne Larouche



Festival des écrits de l'ombre

Chaque année, de nombreux manuscrits présentés ne sont pas édités. Le Festival des écrits de l'ombre se veut une occasion unique de mettre en lumière ces écrits et leurs auteurs.

Le Festival des écrits de l'ombre se tiendra
du 19 au 22 mai 2006 à
Saint-Antoine-de-Tilly

- Tous les genres littéraires sont admis
- Tous les auteurs participants pourront y présenter l'ensemble de leurs écrits
- Faire connaissance et échanger avec d'autres auteurs, le milieu littéraire et les maisons d'édition
- Un répertoire présentant tous les auteurs participants sera diffusé

Contact / Informations :
Danielle Sarrazin, directrice
Festival des écrits de l'ombre
C.P. 35
Saint-Antoine-de-Tilly
G0S 2C0
sarrabourg@globetrotter.net

Le Consulat général de
France à Québec est heureux
de s'associer à cet événement.

